

Le poème du fleuve

Ouverture

Le fleuve s'en retourne chez ses frères.
Char inoffensif que rudoie en versant le nerf du saule,
d'ardoise bâté, d'une glanure de fougère, il va
simplement.
Fleuve, le délogé – parmi la fratrie.

Dessus le grand courant fourmille l'ombre des choses.
Un désordre d'étoiles remue en crépitant,
viennent l'ordonnance, un peu en ce monde,
au flanc du frère majeur qui concentre la nuit.
Blanche au ciel, la défaite fleur criblée palpite féroce,
gésine ou chanson
de geste, le même vent de douleur
la fait s'enfoncer. Un dernier sursaut s'engrave
dans la pupille d'une vieille. Un rire fou, dénaturé.
Beaucoup ne reviennent pas. Le pays est en guerre.

Le scintillement premier fonde la déchirure.
Ô retraite de pierres lentes qui sabrent le poids des eaux!
Sans craindre les flagellants, le fleuve écoule ses chairs,
on ne sait là qui s'enrôle, entre mort et prospérité,
là, des truites gardiennes acclimatent le héron,
opposent sa hauteur au méplat de tourmente:

cendre de l'oiseau sur la brume dormante,
cément de vérité. Bordé de rougeoiements, fleuve
dort d'un bon sommeil, fleuve mémorise –
à la veillée, les femmes taisent d'instinct
ce que clame en cuisant le grenat des paupières –
fleuve expire avec toutes, filles et mères.

Ses gros genoux fossiles ricochent avec tendresse
quand des terres crucifiées monte à l'agonie
le cri des bêtes qui savent, des bêtes enfuies.
Cette nuit précise, certains l'appelleront : Naguère.

Les hommes sont devenus des tout-petits qui ne conçoivent.
Ils ballottent, trempés, aux bras des laveuses, mollement
s'enterrent entre les seins meurtris. Sur leur chemise,
l'indélébile tache est *historique*. Naguère se fait silence.

Un silence de tous les bruits.
Le feu sourd dans les gorges. Les battants toussent
loin d'ici. Un fracas de cartes abat les châteaux.
Les os les arbres craquent et abandonnent.
Ce qui a blêmi tantôt s'éteint. *Tout* amour.
Je t'ai vu, fleuve, à travers les siècles recouvrir chacun.

A l'orée des bois râlent les rarissimes, couples
formés dans l'au-delà, ils sont durs et germains,
tachetés de salive comme les feuilles d'automne,
une sève phosphoreuse échappée de leur ventre
sillonne jusqu'au ban. L'indéracinable cours
obtempère. On appelle le fleuve, la soif est immense.
On appelle le fleuve pour tarir le sang. Fleuve alors

s'incarne. Pousse dans l'obscur sa hure haletante,
grotte palatine destinée au renard, et peut-être au loup
infiniment soulé par la chasse des hommes.

Un baiser de leur gueule atteint la face luisante.

(Aucune étoile n'est tombée aussi loin.)

De tout temps après-guerre, on entendra la vieille
filer dans les recoins son rire de dragonne. Rien
ne finit.

Plein de compassion, sur sa route va le fleuve.

Des barrages le plombent. Il est pris d'assaut.

Lourd et menti, chargé de pensées d'homme,
il transvase la fable d'une rive à l'autre. Par l'eau vive,
il ondoie, puisse l'aorte des tranchées revenir à la vie!

De poitrine en poitrine, on enchante son nom, ô interminable.

Il faut laver bientôt les livres qui mentent sur lui.

Un peu d'or à midi – lune d'argent à minuit.

Un soleil irradiant dédouble toute chose. Dites,

dites aux ténèbres qu'elles ont cessé. La chouette en un battement
se décroche de la tour. Sans choc, on distingue la lueur de la boue.

Je vois que la matrice du fleuve, de son lit, n'a jamais bougé.

Les seins des villageoises se soulèvent en douceur. Du limon
leur revient aux lèvres, patois mêlé d'un arrachement de soies,
qu'elles absorbent en humectant l'ourlet de leur robe.

Elles ont bruni à force de séjourner dans les champs contraints de l'attente.

Leurs os à présent ont la puissante lenteur des silex poreux
que le fleuve cellulaire pour mémoire charrie. Nous nous souvenons,

murmurent-elles, de votre présence en nous, tandis que le nom
s'effaçait de la terre. Et avant cela, le nom de vos pères.

Nous connaissons chacun d'entre vous. Nos couffins au fil de l'eau
sont à la fois revenus vides et comblés de votre mat balbutiement.

Nous sommes parvenues à vous ressusciter d'entre les morts. *Vous*

Tous.

Ceux qui s'en reviennent déclinent ainsi le nom des corps.

Pour sauver ses vieux enfants de l'oubli, Meuse paisible dormante
pousse un long cri aqueux. Sa sémille verdie dans l'ancien monde
afflue vers le nouveau, cendres et brumes à l'origine
de l'enjambement lumineux.